

Le général Sarrail inspectant l'armée serbe.

Lorsque son quatrième enfant naquit, il pouvait demander d'être renvoyé à l'arrière. Il lui fut impossible de faire valoir immédiatement toutes les influences nécessaires à cette fin. Il était sous-officier, lui et ses hommes avaient partagé les mêmes périls, ils s'étaient aidés, soignés, réconfortés mutuellement. Ils avaient les mêmes pensées, et se trouvaient indissolublement unis dans la lutte pour la patrie menacée. Et César Crombé ne murmura pas. Il resta toujours courageusement à son poste.

Ses lettres arrivaient régulièrement en Hollande. Pendant quelque temps on n'en sut plus rien. Puis arriva l'effroyable nouvelle...

Et les petits enfants ne savaient pas quelle perte immense ils venaient de faire... ils ne comprenaient pas, hélas ! quel héros était leur père.

Combien tombèrent ainsi devant l'inébranlable bastion de Verdun.

## VERDUN.

### Verdun en feu. — Jours d'angoisse. — Les renforts.

Les Allemands se mirent à bombarder Verdun avec un redoublement de violence. Une pluie d'obus incendiaires tomba sur la ville et des dépôts de munitions situés à l'intérieur de la citadelle furent atteints. Aussitôt un immense incendie se déclara, qui illumina toute la vallée. Les flammes montèrent à des hauteurs prodigieuses, répandant des nuées d'étincelles, et des explosions se produisaient au milieu de ces effrayant brasier, tandis que des incendies éclataient également sur d'autres points de la ville.

Les canons grondaient et les projectiles explosaient sans répit. Toute la région était ébranlée par ces formidables détonations.

Il y eut des scènes d'inévitable confusion parmi les innombrables files d'autos et de véhicules de toutes sortes se dirigeant vers la ligne de feu ou en revenant. On évacua en hâte toute sorte de matériel : artillerie, avions, munitions, charrettes, etc. Chacun travaillait fiévreusement.

La ville était devenue un véritable enfer, où il était impossible de rester. La lumière très vive permettait de voir les plaines gelées et inondées et les champs couverts de neige.

Heureusement la population était partie, ainsi que nous l'avons déjà dit. Mais soudain on vit encore surgir des habitants de tous les coins de la ville, tandis que d'autres personnes arrivaient des villages situés près de la ligne de feu, quelquefois même des familles entières, affolées par les horreurs indicibles dont elles avaient été témoin et qui erraient parmi les troupes, parmi les véhicules et les autos, les caissons et les canons.

Les bruits les plus étranges circulaient.

« Les Allemands ont percé ! » disait-on.

« Nos troupes battent en retraite. »

« On va faire sauter les ponts. »

Ma's nul ne connaissait la véritable situation... Des soldats revenus du champ de bataille, des blessés qui cherchaient vainement du secours, allaient de gauche à droite, sans guide ni direction.

Les flammes s'élevèrent encore plus haut. Il fallait sans retard abandonner la ville, et surtout les abords de la citadelle ! Plus tard on s'aperçut que cette forteresse était demeurée intacte; les casernes, en effet, étaient à l'épreuve du feu et, comme nous l'avons remarqué plus haut, elles devaient offrir un abri sûr à la garnison.

L'artillerie française ne tirait presque plus. Tous ceux qui se trouvaient sur la rive droite craignaient d'être isolés et de tomber aux mains de l'ennemi.

Les canons de 75 ripostaient encore, mais que pouvaient-ils faire contre l'artillerie monstre de l'ennemi ? Tout au plus pouvaient ils essayer de balayer les routes et de contenir ainsi l'avalanche grise des armées du kronprinz, mais c'est comme si un homme eût voulu retenir avec un fusil une compagnie de mitrailleuses.

Et les Allemands connaissaient leur supériorité. Ils étaient sûrs du succès, car ils puisaient dans un immense stock de munitions que l'on renouvelait régulièrement, de même que les batteries se remplaçaient mutuellement.

Pendant les Français amenèrent de l'artillerie lourde et ce fut pour les soldats un grand soulagement d'entendre leur voix formidable.

Ce furent des moments pleins d'angoisse et d'incertitude. Et cette incertitude se faisait sentir partout.

« Depuis vingt jours que s'est ouverte cette bataille de Verdun », écrit le général Malleterre, « n'entend-on pas autour de soi les mêmes réflexions, les mêmes interrogations ? Surprise et émoi, angoisses et doute, surprise surtout ! Et de mes amis, de mes lecteurs, me l'ont exprimé sans détours : « Comment expliquez-vous que les Allemands, qu'on nous représentait si usés par dix-neuf mois de luttes, soient encore capables de pareils efforts ? Après la Russie, après la Serbie, ils recommencent sur notre front et nous donnent l'assaut ! Et nous subissons toujours leur initiative ? Que faisons-nous donc, nous et nos alliés, depuis six mois ? »

Il se forme ainsi un état d'esprit qui, des entretiens privés, se répand dans la presse malgré la censure, et qui, si justifié soit-il, peut devenir dangereux quand il se révèle à l'extérieur. »

On attendait avec anxiété les communiqués de guerre et on les trouvait incomplets, sombres, mystérieux. On voulait savoir ce qu'il fallait lire entre les lignes, ce qui était la vérité. Verdun était si loin.

Quant aux Allemands, ils annoncèrent leur victoire dans le monde entier. Leurs communiqués présentaient les premiers succès comme faisant présager de grands résultats.

Dans toute la Belgique et à Bruxelles notamment la nouvelle produisit une profonde impression. Ainsi nous lisons à ce propos dans « Pourquoi Pas ? » — Pendant l'occupation. — (1)

« Ah ! les heures d'angoisse que, brusquement, nous vivons ! Ils viennent d'afficher la prise du fort de Douaumont « devant Sa Majesté l'empereur et roi » Est-ce que la fortune, une fois encore, va nous être contraire ? La prise d'Erzeroum avait ranimé les espérances... Verdun ! Verdun ! Est-ce possible ? La ville est muette, consternée. On stationne un instant devant les affiches bleues ; on lit, d'un coup d'œil angoissé ; on se regarde et l'on s'en va, avec un grand froid au cœur.

Nous nous rappelons la capitulation inattendue d'Anvers, voilà dix-huit mois, la même affiche bleue, la femme qui hurlait devant la Bourse : « Ce n'est pas vrai ! » d'une voix de bête blessée, et qui tombait, roide.

Les officiers allemands ont des sourires de triomphe, prennent la largeur du trottoir, développent les épaules dans leur uniforme abhorré, font sonner leur sabre ; mais les soldats gardent leur air morne de chiens soumis, leur figure fermée d'esclave à qui l'on ne permet pas de penser, que l'on n'admet même pas à se réjouir : ils semblent se dire que cet événement prolongera les souffrances muettes qu'ils endurent avec la résignation abêtie des forçats.

On se jette sur les journaux, qui publient sans commentaires des communiqués inflexibles, durs, secs et triomphants. Et, faute d'un mot d'espoir, d'une réserve, d'un doute, d'un correctif, on sort de cette lecture plus déprimé, plus consterné...

La lutte autour de Verdun devient de plus en plus effroyable. Empruntons encore quelques extraits à l'ouvrage si émouvant : « L'Angoisse de Verdun », de P. A. Muenier, qui était chargé du transport des blessés.

« Voici des ordres. Huit voitures d'urgence. Il faut partir tout de suite... »

« Huit voitures ! Ils n'y vont pas par quatre chemins. Je ne les ai pas ! On va en envoyer quatre. C'est tout ce qui peut marcher. Alors, Angleys, Anne, Texier, Gobain, Martin !... Où est-il, Martin ? »

« Ça y est, pensé-je. Voilà encore le pauvre Breton expédié. » Et j'entends aussitôt son lamentable accent du Finistère : « Oh ! maréchal des logis, comme je suis fatigué ! Les yeux ils me pleurent. Je n'ai pas dormi depuis trois jours... »

Le maréchal des logis répond à Martin :

« Qu'est-ce que vous voulez, mon vieux ! Faut marcher quand même. Du reste, vous ne serez pas seul. Meunier ira avec vous. »

Parbleu ! Mais il rira Dieu sait comme, Muenier. Car

nous n'en pouvons vraiment plus, cet infortuné Breton et moi ».

« Où allons-nous ? dis-je à Chauvot.

— Ah ! voilà ! C'est justement... Ce n'est pas ce qu'il y a de plus clair. L'ordre du médecin-chef porte : « Envoyez d'urgence huit voitures sanitaires « dans le secteur Bras Louvemont. »

— Alors ?

— Alors, je vais aller avec vous. Je monterai sur la première voiture. Et on cherchera... »

Aimable perspective. Aussitôt, je prévois que cette expédition sans but précis a toutes les chances en de si mauvais parages, de tourner au tragique.

La division doit avoir grand besoin de nous !

Nous suivons les trois autres voitures.

« Ma foi..., dit Martin, Je ne vois presque plus clair. Hier, j'ai eu un éblouissement. La fatigue ! le froid ! J'ai dû m'arrêter et me coucher une demi-heure, sur un tas de pierres. Oh ! mais, malade !

— Quand ça n'ira plus, vous me le direz. Je prendrai le volant. Mais, en attendant, si la course n'est pas trop longue, je préférerais que vous conduisiez vous-même cette voiture que vous connaissez. Je n'ai pas encore en main cet outil-là. Et moi aussi, je suis vraiment malade.

— Entendu. »

Je pense, là-dessus, que nous sommes un peu, Martin et moi, l'aveugle et le paralytique.

Ainsi nous parlons à la recherche d'un poste de secours indéterminé, inconnu ! Je ne sais quelle heure il est ; environ dix heures du soir, onze peut-être.

Surprise. Du fort Saint-Michel à Verdun la route est, cette nuit, complètement dégagée. A droite et à gauche, il y a plus que jamais des convois qui bivouaquent sur la neige. Mais la chaussée même est libre. Et nous filons d'abord sans encombre.

Bientôt nous sommes engagés en plein faubourg Pavé, rue d'Etain. Là, il faut stopper à chaque instant. Des charrettes s'accumulent et barrent le passage, à la hauteur des casernes Miribel, sur un point précisément que les canons boches visent avec insistance.

Un brusque arrêt. Ça y est ! Un obus !... On courbe instinctivement la tête sous la menace d'un sifflement écrasant, et, déjà, l'énorme chose a éclaté, tout près, dans l'ombre, avec cet horrible bruit caverneux qui devient une obsession. Presque aussitôt, une souffle chaud et puant nous enveloppe avec un épais nuage de poussière et de fumée.

Chauvot est descendu de voiture :

« Tout de même, hein, si l'on avait fait cinquante pas de plus ?... Il n'était pas loin, celui-là ? Mais assez pour qu'on ait rien risqué, quand même. Et ce n'était pas un gros. »

Sur ce dernier point, je suis d'un avis tout contraire au sien. Cet obus était fort gros. Et nous l'avons échappé belle, tous les huit.

Désormais il faut marcher à l'aveuglette, à la grâce de Dieu !

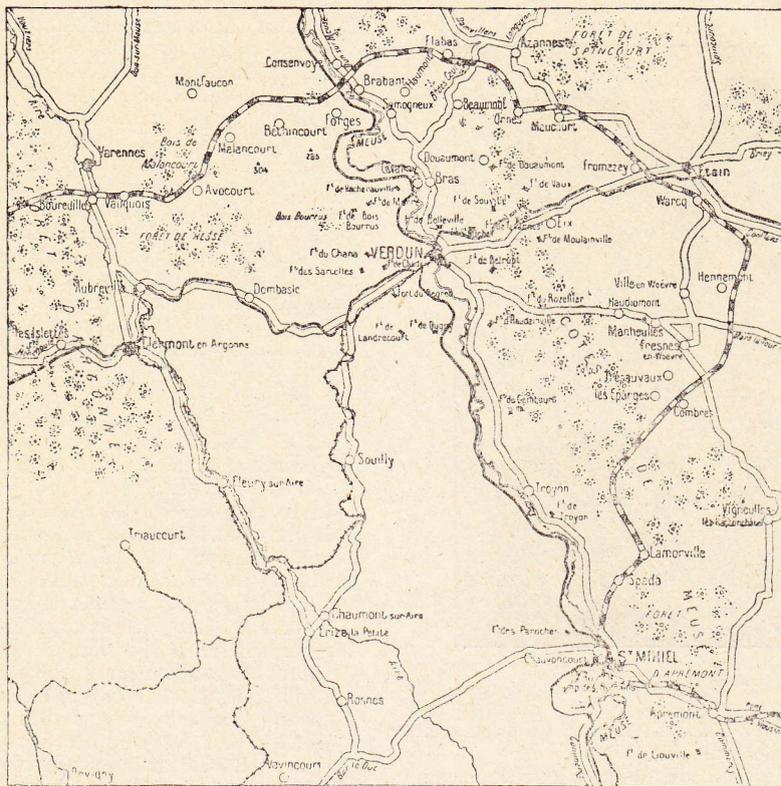
Ainsi faisons-nous, d'autant plus littéralement, qu'à hauteur de la Meuse un gendarme de service nous répète la même consigne que l'autre soir : éteindre nos lanternes.

Jusqu'à Belleville, aucun incident. On devine que la route est beaucoup plus menacée et périlleuse encore que l'avant-veille. Le nombre des maisons percées et des trous d'obus devant nos roues a beaucoup augmenté. Maintenant, j'ai hâte d'arriver au sommet de la côte d'où nous apercevrons ou, plutôt, devinerons le village de Bras et la côte du Poivre. Si c'est comme l'autre nuit, si le village flambe encore sous un barrage, on peut se demander comment nous le traverseront, car il est des expériences qu'on ne renouvelle pas impunément.

Or, là-haut, j'ai plutôt une bonne surprise.

En somme, sauf une multitude d'éclairs qui jaillissent à faible distance, il ne se passe, dirait-on, rien d'extraordinaire dans la zone où nous allons travailler. On ne distingue aucune forme précise à plus de quelques mètres des voitures. Mais si Bras continuait de flamber, on verrait comme avant-hier, une leur épanouie au-dessus du village et surmontée par les éclatements du barrage. Or, on ne voit rien à cette distance. La route, elle

(1) « Etudes et impressions de guerre ».



Carte de Verdun et environs.

non plus, ne paraît pas visée. Nous n'avons devant nous que de grandes vagues de terrain noyées dans le mystère de la nuit et, là-bas, vers Vacherauville, je crois, et, à droite, sur le plateau de Louvemont et des Chambres, ces éclairs furieux qui ne sont pas encore pour nous des menaces trop directes. Une demi-heure sur la route bien droite où la neige est plus congelée, plus dure que jamais. Puis, devant nous, les trois premières autos ralentissent.

Un sourd piétinement, un murmure de voix... Nous avons failli buter dans une colonne d'infanterie qui revenait du feu. Les hommes sont en bon ordre et vont à grands pas, comme s'ils n'éprouvaient aucune fatigue. On dirait une relève normale, dans un secteur comme les autres.

Mais, parbleu ! ce sont des zouaves. Je reconnais les chéchias qu'ils coiffent à la place du casque dès qu'ils sortent des endroits très mauvais. Je devine les capotes moutarde. Il y a là plusieurs compagnies, peut-être même tout un bataillon.

Qu'est-ce que cette relève d'apparence tranquille, en un tel moment ? Qu'est-ce que cette relève d'une troupe d'élite, qui paraît encore très organisée, presque fraîche ? Décidément, cette bataille est incompréhensible...

Ah ! mais non... Bras n'est pas tranquille cette nuit, pas du tout. Quelle erreur d'optique m'avait permis, tout à l'heure, de n'y rien voir d'anormal ? Au milieu du village, il y a encore un incendie, moins violent, peut-être, que celui de l'autre nuit, mais plus vaste encore. Un rideau de flammes couve derrière l'écran des premières maisons et jette un long rougeoiement par-dessus les toits plats. Et, comme l'autre nuit, les obus s'abatent sur les ruines qui brûlent. Au lieu des fusants qui explosent en l'air comme des boules de feu, ce sont des percutants qui éclatent dans les rues parmi les décombres. Pour nous, cela ne vaut pas mieux. Du point où nous sommes arrivés, les sifflements et les craquements commencent à nous étourdir. Ici, nous atteignons le point où se séparent, pour pénétrer dans le village par deux entrées différentes, la route de Vacherauville et celle de Louvemont.

Quelques fantassins passent, haletants. Ils nous crient :

« N'entrez pas dans le village ! C'est pas tenable... On peut pas y rester... »

Quelles voix éternées ont ces hommes ! Quel air de désarroi ! Est-ce que par hasard les Boches auraient gagné du terrain ? Auraient-ils atteint déjà la côte du Poivre ?...

Quoi qu'il en soit, le maréchal des logis nous entraîne en plein Bras, par la grand'route de Vacherauville.

Alors, je ne puis m'empêcher de dire :

« Il aurait pu se renseigner ! Cette fois, pas d'erreur : il va nous faire casser la figure. »

Chauvot s'aperçoit-il aussitôt qu'il a manœuvré dange-reusement ? Une fois entrées dans le village, il fait arrêter les voitures, au bord d'un pâté de maisons qui masquent l'incendie. A hauteur d'homme, il fait noir comme dans un four, malgré la neige qui couvre le ciel. Plus haut, c'est un immense rougeoiement pailleté d'étincelles, traversé à chaque instant par des éclairs. A cent, à cinquante pas, les obus éclatent, par un ou par deux, toutes les huit ou dix secondes. Je ne descends pas même de mon siège, Martin non plus.

Assourdis, on fait le gros dos. On se répète le mot des fantassins que ce n'est pas tenable et que, cette fois, on ne peut plus y échapper ; un véritable envoûtement.

Mais il faut se ressaisir et ne pas céder à cette stupeur fataliste qui nous rive à nos voitures. Nous sautons à terre. Aux lueurs furtives de l'incendie, j'aperçois un soldat barbu qui s'agite, enveloppé d'une peau de bique. C'est Angleys. Il se dirige vers une maison, à droite, qui a l'air encore à peu près intacte... Bientôt, il reparait et m'aperçoit. Ses yeux dilatés brillent singulièrement.

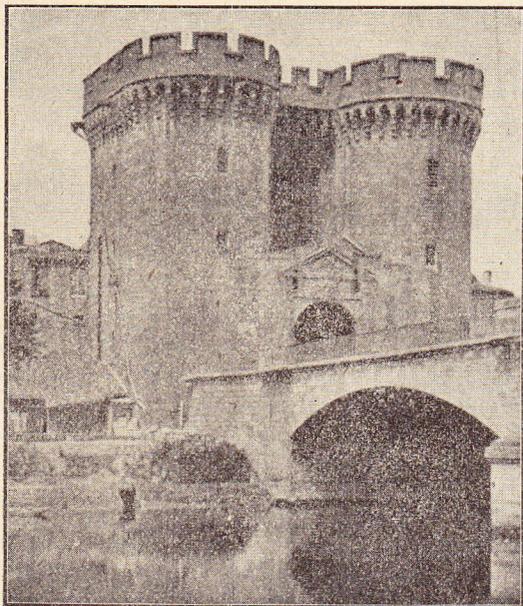
« C'est de la folie ! dit-il, de la folie, cher ami, de la folie pure ! Que faisons-nous ?... Impossible de rester ici. Vous voyez bien qu'il n'y a aucun poste de secours. Nous ne trouverons rien du tout et nous allons nous faire tous hacher sans aucune utilité ! »

Je crois qu'il n'a que trop raison. Je demande :

« Mais le maréchal des logis ? Où est-il ? »

— Est-ce que je sais ! Il a disparu. Il cherche dans la rue, en avant, il est obligé, à chaque instant, de se jeter à plat ventre. S'il continue, son affaire est réglée.

— Mais, dans le village, sait-on seulement s'il reste des troupes, un seul soldat ?



La Porte Chaussée à Verdun.

— Je viens d'en trouver deux. Ils sortaient d'une cave. Ils ont l'air complètement abrutis.

Quelle conversation ! entrecoupée à chaque lambeau de phrase par un craquement de foudre et un éclair rouge. On ne peut que courber le dos et se jeter contre les murs pour éviter la grêle d'éclats qui rebondissent par-dessus les toits et frappent la route en grésillant...

A mon tour, je réussis à voir les deux fantassins. Ils déclarent :

« Nous sommes blessés légèrement. Emmenez-nous, les gars ! Nous ne pouvons plus rester ici. Allons-nous-en vite. Tout le monde s'est débiné. L'infanterie ne traverse plus Bras. Elle passe le long du canal, en files... Parce que, sur le village, les Boches envoient un barrage qui n'arrête plus... »

Je répète ma question :

« Savez-vous s'il y a ici un poste de secours de la 37<sup>e</sup> division ?... des zouaves, des tirailleurs ?... »

— Nous n'avons rien vu... Bien sûr que nous sommes tout seuls à Bras... »

Que faire ? Martin s'approche à son tour, bien calme et de sa voix lamentable :

« Alors, où est-ce qu'on va ? Je crois que le maréchal des logis, il a dû trouver un poste de secours. Un aumônier, il est venu tout de suite vers lui. »

— Vers qui ? vers Chauvot ? Il est donc revenu, Chauvot ?

— Vers Chauvot oui. Cet aumônier, il dit qu'on peut bien passer, entre deux obus, en faisant attention.

— Il dit !... Il dit !... réplique Angleys. Mais je voudrais bien les voir, moi, cet aumônier et Chauvot. Où sont-ils passés, maintenant ? Croyez-moi. Nous allons prendre ces quelques blessés et quitter cette rue où nous ne pouvons manquer d'être démolis d'une minute à l'autre : cela tombe sous le bon sens. Faites comme vous voudrez. Moi puisque je ne reçois aucun ordre et ne comprends rien, je retourne à l'entrée du village, à la bifurcation. Là, on se renseignera, si l'on trouve du monde. On verra mieux ce qu'on peut faire, »

Après tout, c'est assez raisonnable. Déjà Angleys et Tissier, son coéquipier pour cette nuit, ont viré leur voiture et repartent. Je dis à Martin d'en faire autant, quand enfin, le maréchal des logis reparait. Il est essoufflé, couvert de gravats :

« Voici... dit-il. Il y des blessés là bas, au milieu du village, beaucoup de blessés : l'aumônier me l'a dit. Alors, suivez moi. Je pars avec les deux premières voitures. Faut pas marcher trop près l'une de l'autre, hein ! »

Et nous partons sur la route labourée, semée d'éclats et de mille choses horribles, à peine distinctes...

Ainsi, cahotant et rebondissant, nous avons bientôt dépassé le carrefour sur lequel s'acharnent les obus et où flambe le grand incendie. Une grande flamme aveuglante a jailli du sol, je ne sais où... Une fumée chaude et empoisonnée nous enveloppe... Un sifflement de gros éclats. Un fracas qui serre les entrailles, suivi du sourd vacarme de choses bouleversées, qui s'effondrent. Echapés, tous les trois... encore une fois ! j'ai reçu un éclat sur le dos qui avait rebondi du toit voisin. Pas méchant, puisque je n'ai ressenti qu'une violente secousse, amortie par ma peau de bique.

Sans hésiter, nous prenons notre élan et courons vers la sortie du village.

\* \* \*

Enfin ! Voici le poste. Je le suppose du moins... Oui, un brancardier montre sa tête angoissée hors d'un abri et fait des signes.

Le brancardier est un tirailleur, un Algérien français très brun, sans doute un métis. Il nous prie de nous approcher tout près de l'abri, un faible abri bétonné construit sur la cave d'une pauvre maison basse :

« Il n'arrête plus, ce marmitage ! nous dit-il. Ce n'est plus tenable. Les blessés nous disent qu'ils courent autant de danger ici que sur la ligne de feu. Et pourtant, ça barde, là-haut ! Et dans le ravin à côté, donc !... Tout à l'heure, les Boches ont failli enlever le village. Nous pouvions être chopés sans dire ouf... Le médecin-chef est tué, la moitié des brancardiers aussi. Comprenez bien, les gars ! Il faut venir tout avec vos voitures, tous ! Là ! couchez-vous ! couchez-vous donc... »

Le brancardier a dans les yeux cette lueur égarée de ceux dont les nerfs sont trop longtemps tendus à l'extrême. Un de ses camarades apparaît bégayant, ahuri, presque fou. Et, tant de la cave elle-même que d'une écurie voisine où vacille la flamme jaune d'une bougie qui éclaire des formes agitées et gémissantes, voici que les blessés surgissent. Ils ont vu l'auto. Ils veulent partir, tous. Ils veulent fuir cette zone de mort. Presque tous indigènes, ils psalmodient des lamentations arabes. Ils clament à qui mieux mieux l'angoisse et la détresse. Un gradé français, — adjudant ou sous-lieutenant, — le front balaféré, le bras gauche enveloppé d'un linge rouge, nous supplie, lui aussi, avec des sanglots dans la voix : « Emmenez-nous. Emmenez-nous ! Faut pas nous laisser manger du pain K K !... »

— Pas si vite ! interromp le brancardier. Pas si vite ! Rentrez tous, bon sang ! vous allez vous faire zigouiller. Et puis, les plus graves, les blessés couchés d'abord !...

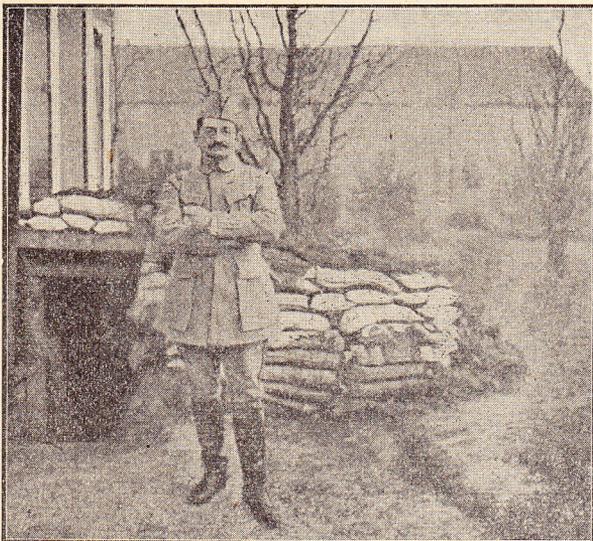
Mais, dès qu'on a reconnu — parmi tant d'autres fracas plus forts — les départs lointains qui nous menacent, on s'est précipité, en bloc, d'instinct, dans l'écurie branlante qui peut nous ensevelir tous, blessés, infirmiers et chauffeurs. Et c'est là, dans cette tanière enfumée où règne une horrible odeur de sang, quand les deux explosions attendues se produisent et ébranlent cette cahute en soufflant les bougies, c'est là que je comprends à fond toute la détresse de ces malheureux.

Torturés par leurs blessures, brûlés par la fièvre, mais échappés au combat, ils sentent maintenant l'alternative ou d'être achevés ici, par un obus, infailliblement, dans un délai plus ou moins long, ou d'être capturés par les Boches. Les emmener, c'est donc les arracher une deuxième fois à la mort.

Ils sont vingt derrière nous, puis trente et davantage, sortis une fois de plus malgré les objurgations des brancardiers, lamentable troupeau criant en plusieurs langues la souffrance et le désespoir.

Il y a des Arabes affreusement blessés, quoique déjà pansés en hâte, des visages sanglants où l'on ne voit plus qu'un œil, des épaules arrachées à peine couvertes d'un linge d'où le sang ruisselle. Il y en a qui se traînent sur les genoux, à quatre pattes, insoucieux de la neige, des éclats meurtriers et de l'âcre fumée jaune qui emplit cette rue infernale...

Mais, soudain, parmi la foule des blessés, surgit un homme qui, pour chacun, efface aussitôt l'image de tous



Le général Mangin.

les autres. Oh ! cet homme en soutane poudreuse et déchirée ! Oh ! ce long visage osseux à la barbe pauvre, ces grands yeux à l'intense regard, si différent de tous les autres regards ! Ces yeux-là n'expriment à la fois que volonté, abandon de soi-même, amour de tous plus fort que la mort, Oh ! cette voix un peu rauque aux intonations rudes, suppliantes et tendres à la fois !

Je devine aussitôt l'aumônier qui, tout à l'heure, guidait nos voitures.

Une fois de plus il fait rentrer les tirailleurs dans l'abri et dans l'écurie

« Voyez, més petits enfants, leur dit-il, voyez ! On fait ce qu'on peut. On vous emmènera tous, tous. Il n'en restera pas un ici. Et tant qu'il en restera un, je serai avec lui... Mais, cette fois, je ne puis en envoyer que sept : les plus touchés d'abord !... »

Enfin nous sommes prêts.

« Revenez vite, mes amis, supplie l'aumônier ; revenez vite, à tout prix ! Vous voyez ce qu'est la situation : *excessivement grave*.

Quelques minutes plus tard, nous avons réussi à sortir de Bras, avec l'incroyable charge de blessés qui s'accumulent dans la voiture : les deux couchés au sommet, et dix assis agenouillés, recroquevillés, meurtris sous les brancards tendus... »

L'auteur raconte ensuite le second voyage qu'il fit, cette fois en plein jour, à Bras.

Quelles horreurs la nuit leur avait cachées ! Dans le village désert rien que des murs crevassés et branlants, des monceaux de briques et de tuiles pulvérisées, des chaises et des tables brisées, du linge éparpillé. Et surtout de la suie et du sang.

« Il n'y a pas une seule forme vivante, il y a des cadavres. Deux, cinq, huit, dix chevaux isolés ou en tas, masses brunes ou grises, les pattes raidies et tendues comme des barres de fer. Et, à côté des chevaux, il y a des hommes, hélas ! des hommes en kaki, les uns prostrés le visage contre la neige, durcis dans la position où les a laissés leur dernière convulsion, les autres sur le dos, face au ciel. Beaucoup d'autres ont dû être emmenés déjà, d'autres encore ont dû se traîner pour mourir à l'abri d'un mur, à en juger pas les équipements épars et par les flaques de sang répandues un peu partout. »

Ils atteignent à nouveau le poste de secours et tandis qu'on prépare les blessés, qui doivent être emmenés, Mue-nier interroge l'aumônier :

« Alors, monsieur l'aumônier, où en sommes-nous véritablement ? Ont-ils pris Douaumont ? Et s'ils ont pris Douaumont, avons-nous pu rester à Louvemont ? »

— Douaumont ? répond-il, je ne puis vous affirmer qu'ils le tiennent, quoique cela paraisse à peu près certain. Quant à Louvemont, j'en suis bien sûr. Je reviens

des premières lignes. Les Allemands ont enlevé le village, cette nuit... A présent, les nôtres essaient de résister à quinze cents mètres d'ici à peine au fond du ravin, en déçà des carrières d'Haudromont. Les Boches ont même failli arriver ici par surprise. Et, d'un moment à l'autre, ils peuvent recommencer.

— Mais, réussirons-nous à les arrêter là ? »

Un instant, l'aumônier, réfléchit, hésite :

« Franchement, je crains que non. Je ne suis pas seul à le craindre. Le courage des chefs et des hommes ne suffirait pas... »

— Alors, ils arriveraient à Verdun en quelques heures. Ce serait la débâcle ?

— ...Et cela aurait des conséquences ! Voilà ce qu'il y aurait surtout : des conséquences incalculables ! »

« A une vingtaine de mètres du poste, continue l'auteur, je vois que l'issue de Bras vers Louvemont est barrée maintenant par un chariot, par des planches et des pierres amassées en hâte, comme aux premiers jours de 1914. Fiévreusement, les zouaves installent des mitrailleuses derrière cette faible barricade pour organiser la défense de Bras, en cas d'un prochain recul.

Plus de chaussées : un chaos d'entonnoirs, de crevasse, de pierrailles, de culots et d'éclats d'obus.

Et toutes ces baïonnettes, ces casques, ces morceaux de fusils ! Comment la nuit, les autos n'ont-elles pas eu leurs ressorts brisés et leurs pneus crevés ?

Il y a des cadavres de tirailleurs algériens épars le long des murs. Ils ont tous été tués raide, ils ont dû mourir sur le coup, ceux-ci.

En face même du poste de secours, ils sont huit, toute une file de tirailleurs. Ils descendaient des tranchées. Le même obus les a fauchés sur place. Un tout jeune, dont la figure enfantine et ronde est horriblement crispée, a eu la cuisse tranchée comme par un couperet. »

\* \* \*

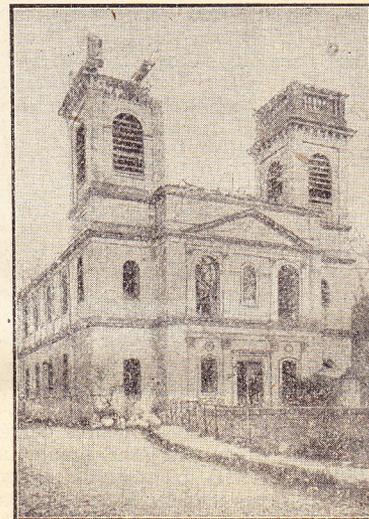
Les combats autour de Douaumont furent particulièrement acharnés. Les hommes tombaient en masse, les officiers disparaissaient l'un après l'autre.

On vit des groupes de soldats qui revenaient du feu et qui erraient par les chemins parce qu'ils n'avaient plus de chefs, ne recevaient plus d'ordre et étaient exténués de fatigue. A quoi bon, pensaient-ils, rester là plus longtemps à attendre la mort ?

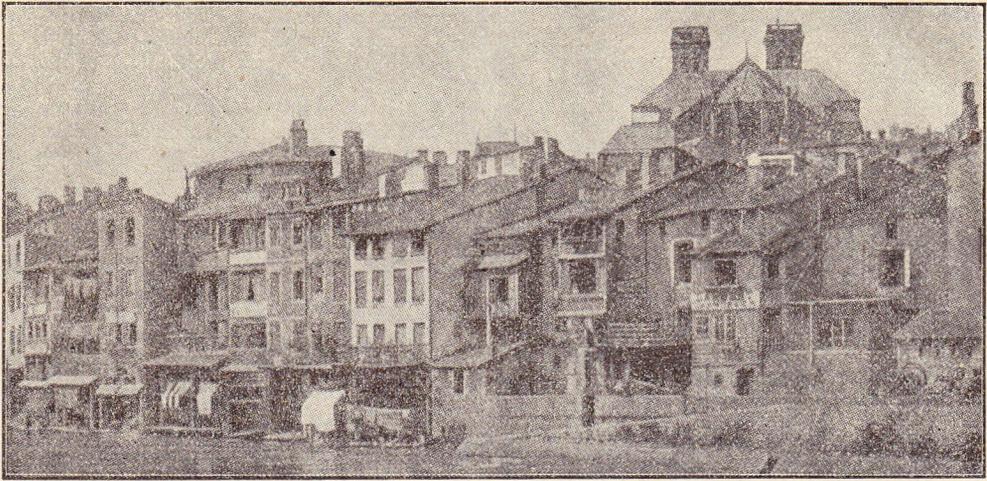
Les Allemands payèrent cher leurs premiers succès, car ils sacrifièrent les hommes sans compter.

Le bombardement, ainsi que nous l'avons déjà dit, affaiblissait les courageux défenseurs. C'est ainsi que les Allemands capturèrent sans coup férir toute une compagnie de zouaves. C'était près de la côte du Poivre.

Les zouaves virent arriver un détachement de soldats qu'ils prirent pour des zouaves. Or, c'étaient des ennemis. Ils purent s'approcher sans être inquiétés et on ne



L'église du St-Sauveur à Verdun.



Verdun : La Cathédrale et les maisons longeant la Meuse.

remarqua la confusion que lorsque la compagnie fut cernée et que l'on entendit les hurrahs. Et les zouaves étaient tellement stupéfaits qu'ils n'offrirent aucune résistance.

Sur d'autres points, au contraire, les Français luttèrent avec rage et leur résistance ne cessa que lorsque des compagnies entières furent anéanties.

L'impuissance des Français semblait évidente contre la ruée des troupes du kaiser.

Les extraits que nous venons de reproduire donnent une idée de l'âpreté de cette lutte palpitante.

\* \* \*

Mais des renforts arrivèrent.

Le 20e corps fut envoyé sur le front menacé. Et Pétain prit le commandement du dangereux secteur.

Le 20e corps venait de Nancy et constituait un corps d'élite. Les vétérans comprirent ce qu'on exigeait d'eux et communiquèrent leur enthousiasme aux plus jeunes. Ils sentirent que l'avenir de la France leur était confié.

Car, qu'arriverait-il si Verdun tombait, si l'armée devait battre en retraite comme à Charleroi ?

Muenier vit arriver le 156e régiment de ce corps à la caserne Marceau, les mitrailleuses en tête. Le régiment faisait partie de la 39e division, celle de Toul, surnommée « la division d'acier ».

Le gros de ce régiment fut amené en auto-camions de Bras jusqu'à un mille de Verdun. Mais les mitrailleurs firent le trajet à pied... soit 55 kilomètres en un jour !

Ils avaient aperçu de loin la caserne aux quelques fenêtres éclairées et les feux des autos, et cette caserne devait bien leur paraître une oasis.

« Pour cette nuit, sans regarder plus loin, car ils savent pourquoi ils viennent, mais cette nuit du moins, une caserne, une vraie caserne bien close, leur semblait d'avance un lieu de délices. Ils rêvaient de petits lits alignés, de paillasses et de polochons, et aussi de cuisine où l'on pourrait peut-être trouver un peu de soupe chaude.

Et maintenant, le mirage s'est évanoui. C'est peut-être une belle caserne tout de même que cette caserne Marceau, très suffisante pour les abriter tous, et d'autres encore. Mais c'est une caserne dépouillée, vide, comme une caserne-fantôme.

Mais pourquoi les officiers ne sont-ils pas revenus ? Pourquoi cette heure d'attente sous les armes, sous l'équipement, les mulets restant chargés ? Est-ce qu'on ne laisserait pas même quelques heures de répit à ces malheureux ? Est-ce qu'on les ferait monter sans délai vers la bataille ? Je vois bien qu'ils commencent à s'y attendre un peu. Les anciens dans ce corps d'élite se sont déjà vu imposer tant et tant de tâches surhumaines ! Et, pour les jeunes, l'entraînement fut si rude, la tradition du régiment si austère !

Oui, certes, ils s'attendent à tout. A quelques heures près, d'ailleurs. Mais ils n'en disent rien. Pas une allusion à la bataille, parmi ces hommes qui vont s'y jeter, pas une question sur le bombardement boche et les attaques en cours. On dirait qu'ils arrivent à Verdun pour un exercice très dur, sans doute, mais qui ne mettra pas leur vie en danger.

Enfin les officiers reviennent de leur inspection. A leur approche, les voix s'étouffent. Ils sont fort affairés, les chefs, et on comprend combien leur tâche est lourde. Il suffit de les voir pour sentir leur sérieux profond : ces chefs-là obéissent à leur devoir et pensent à leurs hommes, d'abord.

Le capitaine fend les groupes qui s'effacent devant lui. C'est un grand gaillard aux larges épaules, au visage puissant, — un visage doux et viril à la fois d'officier de carrière. Je me dis aussitôt : Celui-là est un vrai chef. Il a le signe. Ou je me trompe fort, ou sa présence et les exemples qu'il donne sont des forces précieuses. Tant qu'il sera vivant, sa troupe aura confiance.

En voilà un qui, à coup sûr, sait plus précisément que ses hommes et que nous-mêmes la gravité de la situation ! Tout à l'heure, sans doute, il vient de recevoir un ordre, et le sacrifice de sa vie, au fond de sa conscience, est fait. Mais rien n'altère sa maîtrise de soi, son équilibre d'âme, sa bonhomie austère et son entière autorité.

Suivi d'un lieutenant, il arrive devant sa troupe, s'arrête, lève le bras droit :

« Les sous-officiers ! A moi ! »

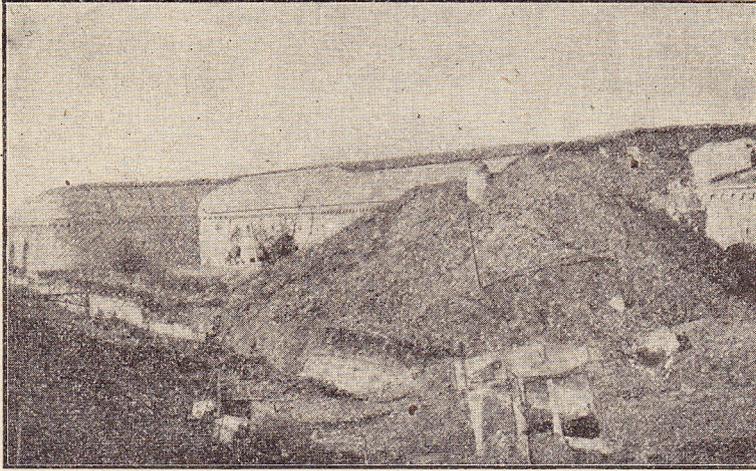
Aussitôt l'adjudant et les sergents d'accourir. Ils saluent comme au terrain de manœuvres et s'immobilisent au garde-à-vous. Le capitaine ordonne :

« Voilà ! vous allez faire coucher les hommes, tous ceux que vous pourrez dans chaque chambre, en utilisant ce qu'il y a comme literie. Ce n'est pas grand-chose. Dans la plupart des chambres, ce n'est même rien du tout. Mais nous n'avons pas le choix. Et nous serons toujours mieux que dehors... Les hommes resteront équipés, naturellement... Vous, un tel, faites conduire les mulets aux écuries au bout de cette cour. J'ai vu cela : vous trouverez les places nécessaires.

« Demain, il faudra voir à faire le café, avant le départ. Ce sera de très bonne heure, je vous préviens. Je ne suis pas encore fixé sur l'heure exacte. Je vous la dirai tout à l'heure. Demain, nous serons peut-être ravitaillés. Si nous ne le sommes pas, j'aviserai. »

A dix heures, tous les fantassins sont casés, et, presque aussitôt, ils se taisent, terrassés par le sommeil aussitôt qu'étendus.

Rude veillée des armes ! Couchés sur les planchers froids ou sur les plates-formes de béton plus froides encore — avec huit degrés sous zéro, — meurtris par leurs bretelles de cuir et leurs cartouchières pleines, ces mitrailleurs, qui ont parcouru cinquante-cinq kilomètres en un jour, l'estomac vide, vont d'un instant à l'autre s'engager dans une bataille sans merci. »



Le fort de Douaumont en 1911.

Telles sont les observations prises sur le vif par un témoin oculaire.

Et le 20e corps entra dans la fournaise et se jeta héroïquement dans cette lutte sans merci, où la consigne était : « arrêter l'ennemi ou mourir ».

Une foule de jeunes gens avaient vécu les dernières heures de leur vie dans cette caserne vide et froide.

Ils savaient bien où on les envoyait lorsque l'ordre arriva d'aller « à Verdun », et ils ne murmurèrent pas, mais qui dira les sentiments qui agitèrent bien des âmes en cette nuit épouvantable où les obus s'abattaient non seulement sur la ville, mais aussi autour des ponts de Verdun à Saint-Mihiel, à Bras, à Vacherauville, à Belle-ray, à Villers-sur-Meuse, à Genicourt, à Troyon, lorsque des flammes s'élevaient de toutes parts ?

Le 20e corps partit pour la ligne de feu; il croisa des blessés, des morts et de tristes cortèges de civils en fuite... La lutte fut particulièrement ardente autour de Souville-Douaumont. C'est sur ce point que le danger était le plus menaçant. C'est là qu'il devait être décidé si les Français allaient évacuer la rive droite et entreprendre la retraite générale.

Toute la France et avec la France toutes les puissances de l'Entente, et même le monde entier attendaient anxieusement le résultat de cette bataille.

On se demandait si Verdun n'aurait pas des conséquences fatales et si les Allemands ne réaliseraient pas bientôt leurs plans de domination, comme ils l'affirmaient avec tant d'audace.

Mais le 20e corps résista. Pétain dirigeait les opérations de main de maître. Ce fut une mêlée infernale où coulèrent des flots de sang généreux.

Le 20e corps s'accrocha désespérément au massif de Douaumont. Il y repoussa toutes les attaques et exécuta lui-même plusieurs charges furieuses.

« Ils ne passeront pas », avait dit Pétain.

Et ils ne passèrent pas. S'ils tenaient Douaumont, ils ne purent en déboucher et la route de Verdun leur resta fermée. Mais la lutte devait encore durer longtemps.

Ainsi se termina la première période.

## Les opérations autour de Verdun. — La Voie Sacrée. — La deuxième phase.

Comme nous l'avons déjà dit, au mois de février 1916 la grande voie ferrée qui reliait Verdun avec le reste de la France avait été coupée par l'artillerie allemande entre Parojs et Dombasle.

On ne disposait plus dès lors que de la petite ligne de la Meuse. « Le Meusien », de Verdun à Bar-le-Duc. On réussit à assurer sur cette ligne un trafic de 2000 tonnes par jour. Mais la circulation se fit principalement par la route Bar-le-Duc, Rosnes, Souilly, Verdun, qui reçut le nom de « Voie Sacrée ».

Cette route, qui était à ce moment la seule artère sérieuse, restait le grand souci du commandement. Malgré le temps effroyable, gel et dégel, il fallait qu'elle tint, ne craquât point sous la double file de près de 9000 voitures automobiles circulant par jour, dont les 3900 camions lourds transportant les troupes. Il fallait tout à la fois soumettre cette route à une police étroite et, sous les roues même des voitures, à une incessante réfection. Ce fut le gros souci. La route tint des mois et des mois, les camions roulèrent sur cette chaussée qui suivant l'expression d'un chef, « gagna la bataille ». (1)

Les autos étaient chargées de la relève des troupes, du transport des blessés et du ravitaillement de 250,000 soldats.

La description faite plus haut nous a appris qu'au début la circulation des autos ne se fit pas sans une certaine confusion, mais on prit des mesures efficaces en vue d'y remédier.

Bar-le-Duc était un point extrêmement important pour les opérations. Cette ville est le chef-lieu du département de la Meuse et compte environ 18,000 habitants. C'est le lieu de naissance d'Oudinot, maréchal de France, et d'un autre général de Napoléon, Exelmans.

La ville fut le centre d'une animation extraordinaire. Elle possédait notamment un grand parc pour autos, qui fut notablement développé.

On y aménagea un plus grand nombre d'ateliers pour la réparation des véhicules, où des soldats et des civils furent occupés jour et nuit. Un grand nombre d'autos déjà mis au rebut furent réparés en hâte. On divisa le travail et au bout de quelques jours s'éleva de terre une gigantesque usine, où chacun reçut une tâche spéciale. Dans toutes les rues, sur toutes les places, se pressaient des files de véhicules, des autos de toutes formes et de toutes dimensions, voitures de touristes et camions.

La neige se transforma en une boue infecte et les roues des autos projetaient constamment des gerbes de boue noire sur les façades et sur les groupes de soldats qui se rendaient au front ou en revenaient.

Des sections de territoriaux furent chargés d'entretenir et de réparer cette « Voie Sacrée », de combler les trous, d'en consolider les parties faibles. On amena aussi des prisonniers allemands qui, dans leurs uniformes d'un gris sale ressemblèrent bientôt à des vagabonds. Ils extrayaient les pierres des carrières situées aux environs et les taillaient.

Des commissaires, des agents de la police militaire devaient régler la circulation, prévenir les conducteurs et veiller surtout à ce que le passage ne fût pas obstrué.

Lorsqu'un auto était en panne, on l'écartait immédiatement de la route et on le précipitait dans les champs, où des groupes spéciaux démontaient les débris.

(1) Cité par Louis Madelin : « Le chemin de la victoire ».



L'attaque de Vaux.

Au début il se produisit quelques accidents, dus à l'extrême fatigue des chauffeurs à qui on imposait des trajets trop longs. Des conducteurs s'endormaient parfois à leur volant, heurtaient ainsi un arbre ou un poteau ou bien ils devaient complètement de leur route.

Des autos remplies de soldats, de blessés, de munitions, de matériel, de toute sorte de vivres roulèrent ainsi sans arrêt. C'est grâce à eux et par cette route que Verdun fut sauvé, car, comme nous l'avons dit, c'était la seule route dont les Français disposaient en face des quatorze lignes de chemin de fer des Allemands. Et au milieu de ce travail intensif on trouva encore l'occasion de transporter également en autos à Bar-le-Duc les plus malheureux habitants du front de Verdun, ceux dont la maison avait été broyée par les obus ennemis.

Toutes les maisons de la petite ville meusienne, toutes les écuries et les greniers étaient bondés et les villages environnants hébergèrent aussi des milliers de sinistrés.

A certains moments les commissaires de la route faisaient arrêter la file, pour laisser passer d'abord les fourgons chargés de soldats, car on avait besoin d'hommes pour relever les troupes qui luttaient à Douaumont, Vaux, Froideterre, Tavannes, etc.

Près de Verdun même il y avait aussi de la police qui s'occupait de répartir les convois sur les ponts. Les principales directions étaient indiquées sur des transparents.

Ces ponts furent l'objet d'un bombardement continu, mais le génie était prêt à réparer immédiatement les dégâts, il avait jeté aussi des passerelles sur la Meuse pour assurer la circulation des soldats. Des barques prétaient également leurs concours et même on aménagea des remorqueurs en canonnières, qui envoyèrent des projectiles sur les positions allemandes.

Les pompiers étaient à leur poste afin de combattre sans délai les incendies provoqués par les bombes ennemies.

On transporta partiellement les blessés par le « Meusien », mais on avait dû construire une gare d'embarquement en dehors de la ville, parce que la gare de Verdun était constamment exposée au feu de l'artillerie.

Des autos amenaient les pauvres blessés jusqu'aux trains et on attendait impatiemment les véhicules dans

les diverses ambulances aménagées un peu partout et qu'il fallait évacuer régulièrement.

Près de Verdun les chauffeurs devaient garder tout leur sang-froid.

Nous avons décrit la première phase de la lutte autour de Verdun. Le rapport officiel des Français concernant spécialement le secteur de Douaumont s'exprimait en ces termes (du 24 février au 4 mars 1916) :

« La nuit du 24 au 25 février marque la fin de la progression rapide des Allemands. Les divisions qui avaient pris part à la bataille depuis le 21 février et qui avaient résisté avec héroïsme sur nos positions de soutien durent être relevées.

L'ennemi, se croyant sur le point de remporter la victoire, redoubla ses attaques avec de nouveaux bataillons, en puisant abondamment dans ses réserves de projectiles, et pour remonter le moral des troupes, il annonça que la bataille de Verdun était la dernière grande bataille...

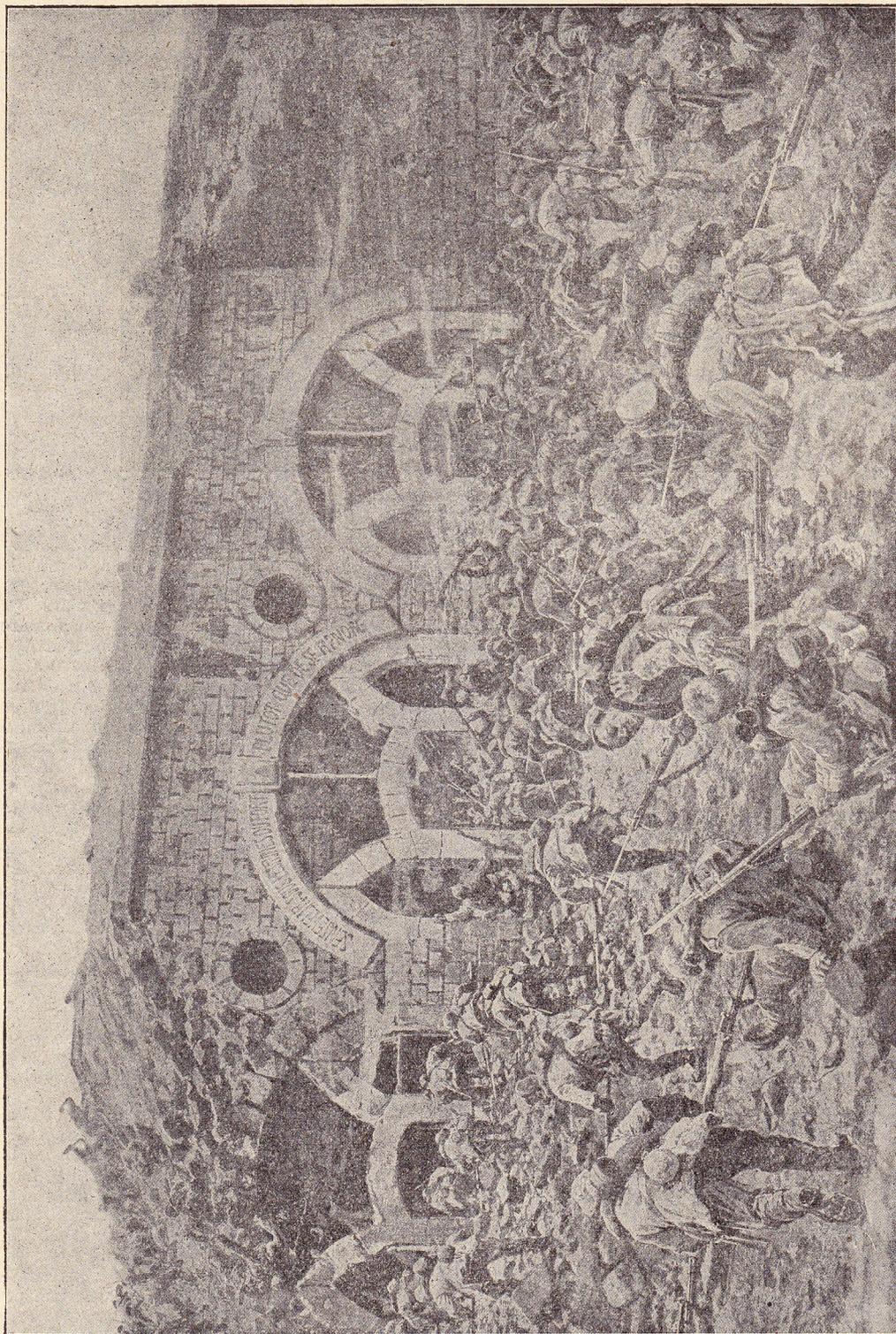
Il pensait pouvoir franchir rapidement les hauteurs de Douaumont et de Froideterre et nous donner le coup de grâce à Verdun « dans un assaut irrésistible ».

A ce moment notre commandement supérieur lança dans la bataille de nouvelles unités, qui devaient amener les améliorations nécessaires de la situation. Il faisait très froid. Une tempête de neige contraria nos mouvements. L'artillerie allemande s'efforça d'empêcher l'arrivée de nos renforts par un terrible feu de barrage et par un bombardement interrompu de notre arrière-garde.

Mais nos soldats, comprenant la gravité de ces heures décisives, s'élançèrent en avant avec un ensemble admirable sans se laisser arrêter par aucun obstacle. Comme pendant les journées de la bataille de la Marne le cri « En avant ! » les anima d'un courage surhumain. La consigne qu'ils avaient reçue était claire : avancer vers le nord; barrer la ligne Bezonvaux-Louvemont et donner ainsi aux troupes de réserve le temps d'intervenir en force sur la rive droite de la Meuse.

L'entrée en ligne immédiate de deux brigades permit d'abord de repousser l'ennemi au cours de la nuit jusqu'à la ligne Louvemont-bois de la Vauche-bois d'Has-soulle.

Mais à l'aube du 25 les Allemands débouchèrent de



L'attaque du fort de Vaux.

Samogneux en colonnes serrées descendant des pentes occidentales de la cote 344, tandis que d'autres éléments attaquaient la cote 378 et la cote du Poivre.

Après avoir été arrêtés à différentes reprises par notre infanterie et notre artillerie, ils réussirent vers 15 heures à entrer à Louvemont, préalablement écrasé par les obus.

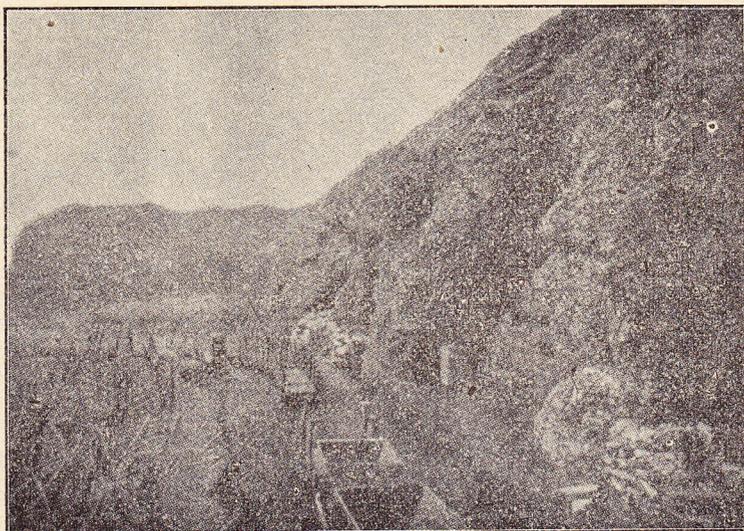
Vers la droite, devant Douaumont, où était le centre de l'action, la situation s'éclaircit peu à peu. Vers 17 heures il semblait que le village allait être cerné. Mais une contre-attaque de nos tirailleurs vers le nord et une

énergique manœuvre des zouaves dans le ravin à l'est de la ferme d'Haudromont, le dégagèrent.

En fin de journée nous étions établis dans le village et sur les crêtes situées à l'est et entourant plus qu'aux deux tiers la masse dominante du fort.

Cependant au cours de l'après-midi un détachement de Brandebourgeois avait réussi à pénétrer par surprise dans le fort, à la faveur des violents combats qui se déroulaient aux ailes. L'assaut que nous exécutâmes le lendemain pour reprendre le fort échoua.

De leur côté les Allemands mirent tout en œuvre à



L'entrée du fort de Douaumont.

l'ouest et à l'est de Douaumont pour ébranler notre nouveau front par une pression réitérée. Leur seul avantage fut de prendre pied dans l'ouvrage d'Hardaumont. Et cependant jamais une préparation d'artillerie n'avait été si continue ni si redoutable. Nos troupes de réserve tout comme nos troupes de première ligne reçurent cette avalanche avec un sang-froid incomparable.

Chacun de nos soldats, qu'il fût occupé à des travaux de retranchements, à une corvée ou même à la défense des tranchées, demeura héroïquement à son poste sous la grêle des projectiles.

Pendant la journée du 27 l'attaque du village de Douaumont fut reprise avec une nouvelle énergie et des moyens matériels encore plus puissants. Notre infanterie reçut sans broncher le déluge de projectiles et ensuite l'assaut des Allemands. Elle chargea à la baïonnette et dans ce corps à corps nos soldats se montrèrent nettement supérieurs.

La redoute située à l'est du fort de Douaumont, que nous avions conservée jusqu'alors, tomba un moment aux mains de l'ennemi. Elle fut reprise de haute lutte et les Allemands se retirèrent en abandonnant des monceaux de cadavres sur le terrain.

Puis l'ennemi entreprit à nouveau une furieuse attaque contre Douaumont. Comme la veille au soir les assaillants furent repoussés et comme alors la valeur de nos baïonnettes fut démontrée dans un corps à corps. Puis une nouvelle tentative. Des troupes fraîches, s'élançant à l'assaut, furent fauchées avant d'avoir atteint nos positions.

Malgré ses pertes énormes l'ennemi ne se tint pas pour battu et, après une période de calme relatif qui dura deux jours, l'artillerie reprit le bombardement préparatoire de Douaumont.

Le 2 mars, de dix à quinze heures, le village fut inondé d'une telle quantité de projectiles que l'infanterie allemande crut cette fois la voie ouverte. Afin d'avancer plus sûrement, les assaillants s'étaient coiffés de casques français, mais cette ruse échoua complètement.

Les mitrailleuses s'éveillèrent, la fusillade crépita. Les vagues ennemies trouvèrent la mort l'une après l'autre.

Puis l'artillerie allemande dut bombarder à nouveau Douaumont. Cette fois, malgré la vaillance de nos troupes, le village resta aux mains de l'ennemi, qui ne parvint pas cependant à en déboucher.

Nous tenions à une très faible distance — une cinquantaine de mètres — les lisières de Douaumont sous le feu de nos fusils.

Le 3 mars notre tour était arrivé de bombarder les ruines du village, qui s'émietta encore plus.

Douaumont n'était plus qu'un monceau de décombres, au milieu duquel gisaient une foule de cadavres. Lorsque notre artillerie eut fait son œuvre, deux de nos batail-

lons d'élite s'élançèrent à la tombée de la nuit vers les barricades allemandes. Tout céda devant leur fougue. Les Allemands durent évacuer la localité.

Mais dès la pointe du jour, le 4 mars, l'ennemi, qui avait amené des renforts, entreprit une vigoureuse contre-offensive. Les combats se prolongèrent jusqu'à neuf heures. Le village retomba aux mains des Allemands et notre ligne se reforma à 200 mètres à l'arrière. »

Nous cédon maintenant la parole à un témoin oculaire, qui visita le terrain du côté du front allemand, et ceci afin de donner à nos lecteurs des renseignements aussi complets que possible sur la bataille de Verdun.

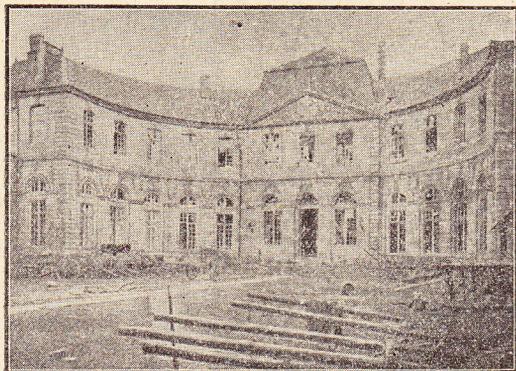
« Il est utile déjà de connaître les chemins suivis par l'offensive. Sur la route encore relativement sèche et unie qui mène à Fromezey nous nous sommes dépensés pendant un quart d'heure avec l'aide du moteur de 30 H. P. d'un de nos automobiles pour faire sortir le véhicule de l'argile gluante. Ailleurs nous enfoncions jusqu'aux essieux dans une vase liquide qu'un vent fort aurait fait rider. Ces routes ont servi à amener une artillerie si nombreuse et une telle quantité de munitions que rien de pareil ne s'est produit dans les annales militaires sur un espace aussi limité.

Il est intéressant aussi de visiter à certains endroits le terrain de l'assaut. Au nord de Douaumont se trouve un bois, dont la lisière nord-ouest dut être enlevée par une attaque rapide et énergique. Une vallée étroite et profonde, ressemblant à un ravin, le sépare de la plaine. Les assaillants durent descendre d'abord le long d'un talus dénudé et abrupt; ce talus était entièrement exposé au feu de l'ennemi, qui était retranché dans les épais fourrés du côté opposé formant une pente non moins escarpée. Le sol était boueux et glissant, et le fond étroit de la vallée était transformé en un marais presque liquide.

Ce point était impossible à franchir sans les préparatifs de destruction de l'artillerie. Les obus des lourds obusiers de campagne ont creusé ici avec une précision surprenante des cratères l'un à côté de l'autre, et cela sur une grande distance et sans qu'ils soient distants de plus de quelques mètres. Les taillis du talus ont été déchiquetés, les grands arbres ont été abattus, le talus même a été bouleversé.

Les Français s'y sont néanmoins défendus âprement. Cependant ce pli de terrain, qui semblait aussi meurtrier que les plus terribles parages que j'aie vus dans les Argennes, fut franchi dans les 24 heures. C'est grâce à cela que la violente attaque contre Douaumont et la prise du fort, qui eut le caractère d'un coup de main, furent rendus possibles.

Le 24e régiment des Brandebourgeois, qui a accompli cet exploit, n'avait subi que des pertes relativement légères, bien plus légères par exemple qu'un autre régi-



Verdun. — Le palais épiscopal.

ment qui participa à la bataille dans un stade postérieur.

Dès le moment où nous pénétrâmes sur le terrain d'opération proprement dit, nous eumes l'impression que les premières et vives attaques au cours desquelles les Français furent refoulés n'avaient pas exigé un trop grand effort de la part de l'infanterie. Le bombardement préparatoire fut une surprise et la grêle des obus lourds avait produit un effet absolument démoralisant. Sur un grand nombre de points importants on ne rencontra presque pas de résistance et c'est pourquoi d'autres positions non moins importantes, exposées dès lors à un feu d'enfilade, durent être évacuées également.

Nous atteignîmes d'abord Gincrey, où les deux adversaires étaient restés en présence l'un de l'autre dans une immobilité presque complète pendant un an et demi et où était l'ancien front. Presqu'à l'ouest de ce village se trouvait un petit bois, contre lequel les troupes avaient entrepris l'assaut non sans un frisson.

On avait tant parlé des mystérieux et formidables ouvrages défensifs que les Français y avaient construits. Et qu'y avait-on trouvé ? Un réseau de fils de fer impénétrables certes peu auparavant, mais que les obus avaient broyés et balayés. Et puis des ennemis entièrement démoralisés, qui n'avaient presque plus offert de résistance et dont la plupart étaient heureux d'être enfin délivrés de cet infernal bombardement.

La chute de cette position de flanquement avait contraint les Français d'évacuer des positions de villages qui n'avaient pas eu à souffrir du bombardement.

La conquête de l'Herbebois, un petit bois au-delà d'Ornes, avait joué un rôle important sur le sort de Douaumont. Ce bois avait également la réputation d'être imprenable, mais après une violente canonnade on était parvenu, dans une lutte furieuse, à en chasser l'ennemi. Par suite de ce fait les positions des Français dans le village devinrent intenable.

Elles se trouvaient au pied d'une hauteur dominante que les Allemands avaient occupée depuis le début de la guerre de tranchées. Cette hauteur avait été l'une des positions les plus avantageuses des Allemands dans cette région. Elle permettait d'apercevoir une vaste étendue, qui était dominée notamment par la fameuse colline de Combes, par le fort de Vaux désormais si important et par la hauteur de Douaumont.

Tout le terrain entourant cette position a été bouleversé par les obus lourds des Français. On dirait qu'ils ont voulu aveugler par un feu foudroyant cette position, qui était comme l'œil de l'artillerie allemande.

Il eût été impossible d'en chasser l'occupant. Des vestiges affreux restés sur les pentes gazonnées pouvaient qu'ils l'avaient tenté récemment. Il y avait là encore quelques cadavres décomposés de soldats français, que l'on n'avait pas osé enlever. Ils étaient reconnaissables à la couleur vive du rouge et du bleu de leur uniforme. Les haillons colorés n'enveloppaient plus que des squelettes, dont les crânes avaient roulé en bas du talus jusqu'à l'endroit où un cratère les avait arrêtés.

De la hauteur d'Ornes on voyait le plus grandiose panorama de bataille, qu'il m'ait été donné de voir au cours de cette guerre.

La région accidentée et lugubre qui s'étendait devant nous était remplie de bivouacs et de colonnes se déroulant le long des routes. En rase campagne étaient posées en un arc à peine sensible de longues rangées de canons courts, dont les bouches levées faisaient feu au loin dans l'inconnu. De petites taches de fumée blanche sans consistance montaient de partout après les décharges, et leur bruit nous arrivait comme un grondement immense et atténué. Malgré la clarté du jour on voyait constamment éclater sur toute l'étendue, mais en des endroits variés, la flamme rapide des pièces. Par intervalles des gerbes de fumée grise provenant de la chute des rares obus français, étaient projetées en l'air.

Sur les crêtes des collines situées en face de nous apparaissaient sans cesse des colonnes de fumée noire, ressemblant à des arbres sombres et noirs, et qui se dissipaient lentement dans l'air tranquille. Au-dessus de la hauteur du fort du Vaux, qui était encore aux mains des Français, régnait sans cesse une mince couche de fumée provenant des obus qui semblaient inonder ses glacis.

L'air était rempli de nombreux ballons captifs, dont les curieux contours en forme d'écrevisses se maintenaient patiemment en l'air. Des aviateurs allemands évoluaient au-dessus de nos têtes, planant lentement dans l'azur, et montant la garde contre les observateurs ennemis, qui évitaient cependant de se montrer.

Un jour en regardant dans les jumelles nous vîmes se détacher de la fumée enveloppant la crête de Vaux deux points noirs qui disparurent dans le lointain. C'est tout ce que nous avons vu en fait d'aviateurs français. Mais au-dessus de nous le nombre des grands oiseaux étincelants augmentait sans cesse. Des rapides monoplane Fokker surgissaient et filaient dans un ronflement. De temps en temps on entendait crépiter une mitrailleuse, lorsqu'un aviateur essayait son arme.

Nous restâmes pendant une heure ou deux à un autre poste d'observation, à la lisière du bois de Chaume. La route qui y menait avait traversé le champ de bataille.

Les soldats tués des deux partis adverses avaient déjà été enterrés, et les croix étaient déjà munies de jolies inscriptions peintes.

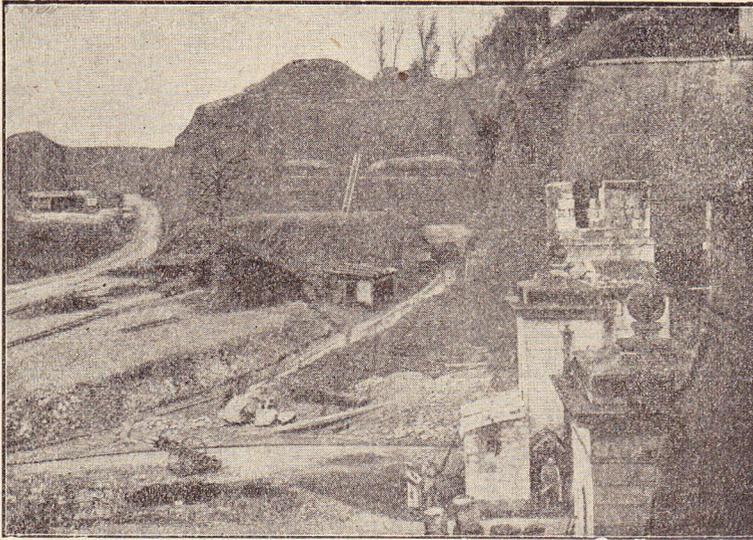
Mais des chevaux morts se trouvaient encore sur le champ de bataille, ainsi que des fusils rouillés, des baïonnettes, des grenades à main, des cartouchières, des casques français bossués, des lambeaux d'uniformes, des chaussures, des sacs, un auto-camion incendié, des fourgons renversés, d'innombrables éclats d'obus lourds.

De l'endroit où nous nous trouvions on apercevait contre un talus, les ruines blanches et croulantes du village complètement anéanti de Douaumont. Souvent des colonnes épaisses de fumée blanche produites par l'explosion de projectiles français s'élevaient de là. Plus loin encore, à une distance de trois kilomètres environ, se dressait la crête élevée et sombre qui abrite le fort de Douaumont. Des nuages de fumée produits par les obus planaient également à son sommet. Là on pouvait voir très clairement pourquoi les Allemands et les Français avaient lutté avec tant d'opiniâtreté pour la possession du village. Celui-ci est situé à peu près derrière le fort, et tant que les adversaires l'occupaient, la garnison du fort était entourée presque aux trois quarts par des ennemis.

Si étroite que la voie d'accès eût été pendant les jours au cours desquels les Français étaient encore maîtres du village, on avait pu néanmoins apporter constamment aux défenseurs du fort des vivres et des munitions, et on avait même pu la remplacer par une autre garnison. Ils n'avaient pas été d'ailleurs dans une position aussi critique qu'on avait pu le croire.

Les casemates doivent être encore à peu près intactes et offrir un abri convenable contre le bombardement ennemi. Des jumelles spéciales nous permirent de voir de près le village et le fort. Mais nous ne pouvions aller jusque là en plein jour, car l'artillerie française balayait naturellement la contrée alentour. Cependant la position allemande à l'arrière était extrêmement favorable.

À droite derrière le village se trouvait une hauteur qui masquait ce terrain aux regards des Français et cette hauteur d'une importance primordiale était occupée à



La citadelle "Porte Neuve" à Verdun.

présent par les Allemands. Cela les mit en état de manœuvrer comme ils voulaient avec leur artillerie derrière Douaumont.

Nous eumes beaucoup de peine à nous arracher à ce tableau de guerre si original qui s'offrait à nous, mais il fallut bien nous retirer.

Où que nous allions, partout éclataient autour de nous les explosions de l'artillerie, dont la région est littéralement semée. Ce jour-là le feu était relativement modéré, les batteries tiraient sans hâte, mais leur nombre formait un tonnerre ininterrompu. Toutefois l'action semblait être beaucoup plus chaude sur la rive opposée de la Meuse.

La région entourant Verdun est presque complètement ravagée par le feu de l'artillerie. Il y a peu de villages qui ont conservé encore deux ou trois maisons habitables. Les églises anciennes, dont certaines étaient belles, sont en ruines pour la plupart.

La petite ville d'Etain contient presque exclusivement des ruines, et dans les intervalles réguliers de leurs bombardements qui sont une spécialité des Français, ceux-ci y envoient plusieurs fois par jour un obus lourd, afin de provoquer si possible de nouveaux dégâts. « Le prochain n'arrivera qu'à six heures », nous déclarent au retour quelques soldats qui déblaient les ruines. « Celui de 3 h. 3/4 vient de tomber. »

Les forts de Verdun tâtent chaque jour à l'aide de leurs canons à longue portée tout le terrain occupé par l'ennemi, qu'ils peuvent atteindre.

Ils visent surtout les ponts et les points de croisement des routes. Ils n'ont probablement pas toujours disposé de pièces d'une si grande portée.

Il fut un temps où les canons de Douaumont, par exemple, ne pouvaient atteindre plus de sept kilomètres. A cette distance les Allemands pouvaient tranquillement continuer à travailler aux champs.

Chose remarquable : un petit village tel qu'Ornes, qui s'est trouvé si exactement en plein centre de la bataille, a relativement été le moins éprouvé.

Les maisons blindées y sont encore presque toutes debout et on peut se faire une idée très juste de l'aspect qu'il présentait lorsque les Français l'occupaient.

Les habitants de cette contrée semblent s'être retirés depuis longtemps. Mais le souvenir des soldats français se retrouve encore dans les barricades qui ont été construites au moyen de fragments de pierres posées librement les unes sur les autres et recouvertes au sommet de mottes de terre pour éviter le danger de l'effritement. De même qu'on aperçoit invariablement la différence du travail des Français et des Allemands dans les tranchées, de même en est-il pour ce qui concerne la construction des dites barricades.

Les Allemands emploient toujours à cet effet les sacs à terre qui sont moins dangereux.

Les abris français sont plus pittoresques, ceux des Allemands plus pratiques.

Le long des rues des villages ravagés, parmi les maisons éventrées, se trouvent les installations souterraines bâties à l'épreuve de bombes par les soldats allemands. Elles sont loin d'être aussi agréablement aménagées que d'autres qu'il m'a été donné de voir ailleurs. Le sol y est trop humide et trop gluant pour obtenir un résultat identique. Ce ne sont que des cavernes primitives et rien de plus. Toutefois elles ont fait surgir dans le village une vie nouvelle, non pas sur les ruines, mais au-dessous d'elles.

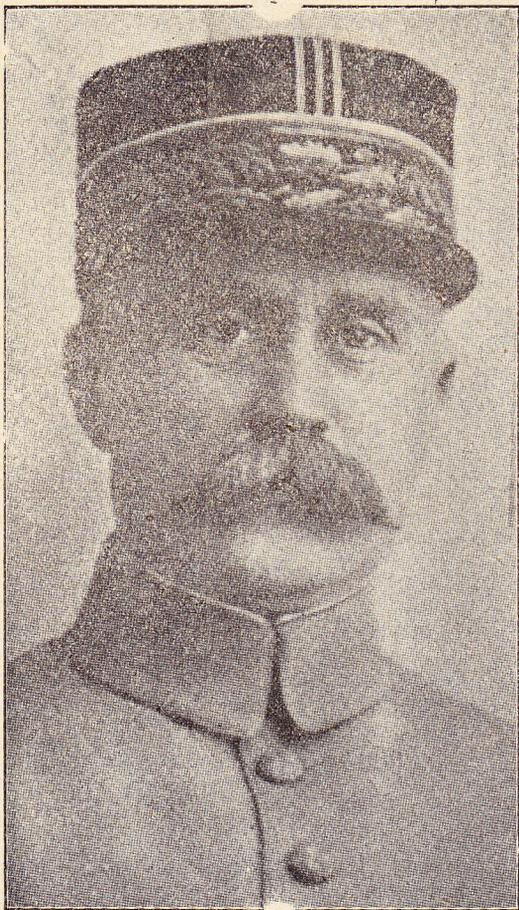
A l'entrée du village on rencontre encore presque toutes les pancartes renfermant des renseignements pour les automobilistes. On croit parfois se trouver en face d'une amère dérision lorsqu'on lit à l'entrée de ce désert de pierres l'avis suivant peint en grosses lettres : « Attention aux enfants ».

Des poteaux indicateurs et des signaux pour automobilistes constituent souvent sur de vastes étendues les seuls souvenirs de l'état de civilisation des temps de paix révolus; quelquefois aussi on aperçoit des machines agricoles, des charrettes et des voitures renversées dans les fossés bordant la route.

Malgré tout, la contrée conserve un caractère pittoresque, dans sa profonde mélancolie. Dans les vallées se trouvent de vastes cantonnements de colonnes, d'une intensité extraordinaire de vie, d'activité et de couleurs.

Des feux de camp brillent parmi les arbres et remplissent les petits bois élevés d'une vapeur bleuâtre. Ces scènes ont quelque chose de pittoresque, elles sont imprégnées d'une si puissante atmosphère de vie guerrière et errante, qu'après une si longue expérience de la guerre, je me prends encore souvent à me les représenter comme quelque chose d'irréel, de théâtral, ou comme un rêve fantastique et agité.

Le soir surtout, lorsque l'on traverse cette région déserte, il est particulièrement difficile de croire à la sanglante gravité de tout ce qu'on voit. Au loin, bien haut dans le ciel, évoluent quelques avions. Des panaches de fumée blanche ou plus foncée se dessinent autour des appareils en jetant une flamme rapide, comme des fleurs soudain apparues. Elles se multiplient au point de former une série de petits nuages solides et roulants. Cela paraît être un jeu étrange, bien que ce ne soit pas autre chose que l'explosion des shrapnells, qui sont destinés aux aviateurs. Une douzaine de ballons-captifs sont alignés dans le ciel... comme pour une grande solennité. Ce sont les espions chargés peut-être de déclencher le feu destructeur de milliers de canons. Des fusées illuminent



Le général Pétain.

la plaine entière, leur bruit est dominé par le ronflement du moteur.

Un grand nombre de voitures de la Croix Rouge passent lentement. Les conducteurs sont assis avec tant de calme circonspection sur leur siège, qu'on a de la peine à se persuader qu'à l'intérieur de ces véhicules, des hommes malades et blessés gémissent de douleur à chaque cahot de la voiture sur la route usée.

Au milieu d'un champ se trouve une batterie de canons conquis sur l'adversaire. Ils sont souillés de boue, rouillés, abîmés comme des témoins de batailles d'une époque lointaine.

Quelques jours auparavant c'étaient peut-être encore des pièces magnifiques, admirables par la sveltesse de leurs lignes nettes, bien soignées et brillantes. On dirait qu'un canon capturé vieillit d'une façon aussi effroyablement rapide, aussi brusque qu'un mourant.

J'observe aussi chez les soldats que la conscience des réalités de la guerre ne les pénètre pas d'une façon durable.

Sans doute pendant un moment cette horreur les imprègne, par exemple pendant un bombardement intense ou avant un assaut. Mais quand ce mauvais moment est passé, l'inquiétude l'est aussi, et quand la perspective en est éloignée de quelques jours, ce n'est pas encore une horreur.

Actuellement l'atmosphère autour de Verdun, après les violents assauts, n'est pas moins gaie et enjouée que près de Pinsk, où je me trouvais quinze jours auparavant et où la paix régnaît depuis quatre mois.

L'observateur posté sur le point d'observation le plus dangereux en face de Douaumont, installé dans son abri primitif, est courbé avec autant de plaisir sur ses jumelles, qu'un cordonnier sur sa chaussure. Le danger? On peut attraper un obus sur la tête, comme tant d'autres, mais au fin fond de leur être fort peu de soldats croient qu'un pareil sort leur soit réservé.

Près d'un village nous rencontrons quelques soldats légèrement blessés, qui se rendent à une ambulance de campagne. Beaucoup d'autres suivent le même chemin, sans y attacher une importance particulière.

« Avez-vous des journaux? » nous crie-t-on de toutes parts, ou bien ils nous lancent les toutes dernières nouvelles, du voisinage immédiat, que nous connaissons déjà depuis trois jours. Ils donnent presque l'impression d'être des ouvriers de chantiers, qui retournent à la maison après la fin de leur besogne. Il y a parmi eux de jeunes gaillards présomptueux, et des hommes âgés et barbus qui, les mains dans les poches, sucent tranquillement leur pipe.

Nous nous arrêtons dans un village, qui fourmille d'une foule de soldats en ballade. Ils entourent avec curiosité nos automobiles, mais sans engager la conversation. Ils ont la froideur de toute foule qui semble être de l'hostilité, une curiosité que des natures simples ressentent comme une provocation moqueuse. Un groupe est occupé à vider les marmites de ménage. L'attitude et l'allure de cette foule font penser à l'atmosphère qui règne à la porte d'une grande usine, vers la fin de l'heure de repos. Et en même temps, devant l'ambulance, à dix mètres de nous, on charge constamment des blessés dans les voitures de la Croix Rouge qui se suivent. Bien peu y prêtent attention.

J'aperçois les visages livides et apathiques de soldats blessés grièvement, leur passivité muette me fend l'âme. Ces centaines d'hommes, qui auraient pu tout aussi bien être étendus sur la civière et dont un grand nombre auront peut-être dans quelques jours un sort analogue ou pire encore, paraissent ne pas s'en soucier; le chargement de soldats blessés leur paraît un phénomène de guerre ou une besogne ordinaire, au même titre que la préparation de la cuisine de campagne dont on s'occupe à quelques pas de là, ou l'astiquage des fusils auquel précèdent certains hommes; un devoir aussi, dont on s'acquitte avec beaucoup de soin et d'amour, mais par lequel on ne se laisse pas entraîner en dehors de la sphère des sentiments quotidiens. Est-ce de l'insensibilité?

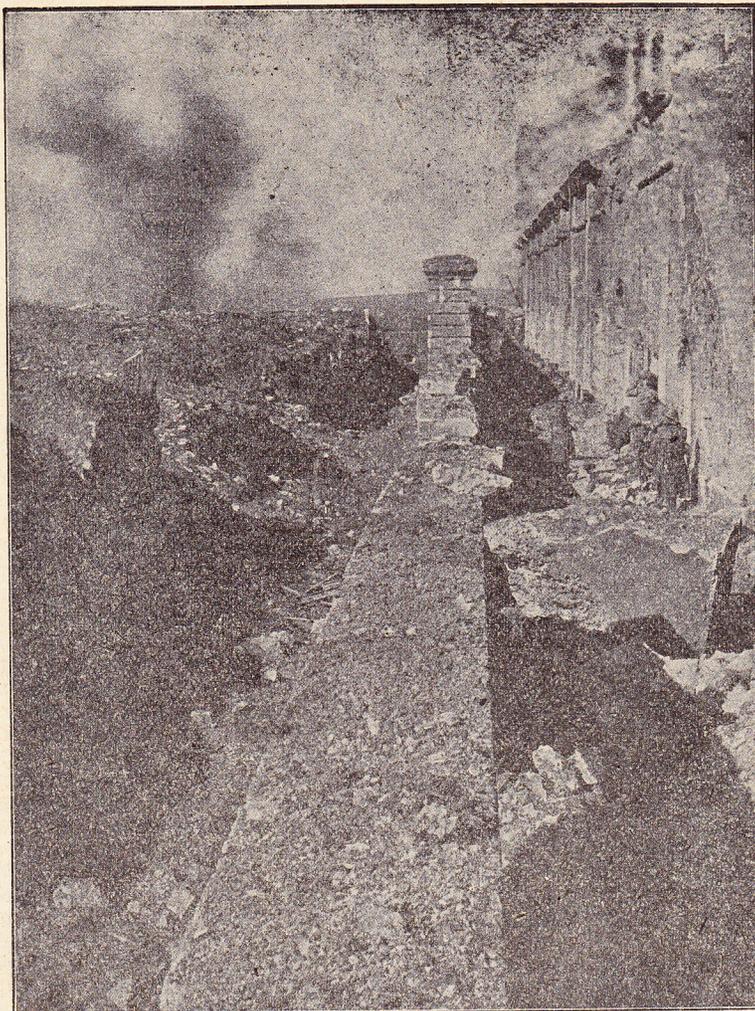
Il n'y paraît pas lorsque l'on observe ces hommes. Qui-conque les connaît sait aussi que tel n'est pas le caractère de ce type de soldats. Ils risquent au besoin leur vie, non seulement pour sauver des blessés, mais même pour enterrer des morts. Mais chacun se cuirasse autant que possible contre une sensation plus profonde de l'horreur de la situation. Les choses irréparables doivent être acceptées comme un fait et ne peuvent ébranler la bonne humeur que l'on a conservée en toutes circonstances.

Qui se préoccupe ici de l'accroissement ou de la diminution de la canonnade? On discute peut-être une fois en passant le fait que l'artillerie française soit si calme et on se demande quel but les Français poursuivent. Mais, en général, ces hommes ont appris à ne s'étonner de rien. Ils sont tellement endurcis contre toutes les émotions de la vie, qu'ils ne murmurent même pas d'une façon intelligible quand nos automobiles les inondent au passage de jets de boue liquide. Et cependant, ils ne se font pas faute de décharger leur cœur, lorsqu'ils en éprouvent le besoin.

Il y avait d'ailleurs pour nous d'autant plus de sujets d'étonnement dans ces parages. Nous sommes à ce point familiarisés avec le jeu de cache-cache de cette guerre, que nous refusâmes d'en croire nos yeux lorsque nous vîmes, comme dans les vieux tableaux militaires, de longues files de canons, en plein champ et lançant leurs projectiles. Les hommes se mouvaient de nouveau à la surface du sol dans la ligne de feu. Des postes d'observation de l'artillerie avaient pris place avec leurs jumelles sans abri, sur des crêtes de collines. Ce fut pour nos yeux accoutumés à d'autres scènes de guerre le fait la plus bizarre dont nous fumes témoins dans ces remarquables parages. En fermant les yeux, je vois encore toujours devant moi la ligne courbe des files de canons rangés sur les champs de bataille, et les artilleurs circulés tout autour...

Oui, c'était bien vraiment la chose la plus caractéristique qu'il nous fut donné de voir devant Verdun : des canons, une multitude de canons...

En cette première semaine de mars on poussa cepen-



Les ruines du fort de Vaux.

dant un soupir de soulagement, parce que le danger initial, le plus redoutable, était conjuré, bien que l'Allemagne voulût faire croire par des communiqués ronflants à une grande victoire.

Les armées du kronprinz durent finir par reprendre haleine. On avait exigé d'elles un effort énorme et les rafales de neige avaient encore accru les souffrances des troupes.

On ne peut songer sans un frisson aux blessés des deux armées en présence, qui durent rester abandonnés sans soins par ce rude temps d'hiver au milieu de la neige qui se gelait à leurs membres, tandis que le froid glacial pénétrait dans leurs plaies saignantes.

L'Allemagne résolut de reprendre ses tentatives désespérées.

Les sonneries des cloches et les manifestations organisées dans le Heimat étaient destinées à dorer une pilule fort amère; les jeunes gens de la classe 1916 durent quitter précipitamment les dépôts pour se rendre au front. Après 20 mois de guerre un tel fait devait fatalement ouvrir les yeux à bien des gens. Et déjà un deuil profond régnait au sein de nombreux ménages.

Le 3e corps qui était très éprouvé, fut transporté à l'arrière, pour y recevoir des renforts de ladite classe 1916.

Le 4 mars le kronprinz publia un ordre du jour où il déclarait qu'il fallait mettre à profit le repos momentané pour préparer un effort suprême qui devait amener la conquête de Verdun, que le kronprinz appelait à cette occasion le cœur de la France.

Les Allemands étaient dans l'impossibilité de progresser sur la rive gauche seule, car ils y étaient exposés au

feu des batteries françaises installées sur la rive gauche, principalement sur les hauteurs du Mort-Homme et de Cumières, et les pentes de Bethincourt et de Malancourt.

L'ennemi avait d'abord négligé cette rive, pour la raison bien simple que, suivant ses prévisions, les Français allaient être contraints à une retraite générale. Or, ce plan, ayant lamentablement échoué, le kronprinz fut obligé de reviser ses plans et de donner aux opérations une toute autre direction.

Le 6 mars commença la seconde période de cette effroyable mêlée. Les Allemands qui, comme nous l'avons dit, avaient porté l'action principale sur la rive droite entreprirent dès lors une formidable offensive sur la rive gauche, contre la partie du front tenue par la 67e division d'infanterie française.

Une violente canonnade écrasa les positions, anéantit les ouvrages de défense, bouleversa les tranchées et causa de grandes pertes à nos Alliés.

Puis l'infanterie s'élança à l'assaut. Les Allemands enlevèrent Forges et Régnéville, car l'offensive avait pour objectif le secteur de Forges à Béthincourt.

La première ligne dut céder devant le nombre et du reste les Français avaient des positions plus solides dans le bois des Corbeaux et sur la cote de l'Oise.

Le bois des Corbeaux se trouvait au centre d'un ravin profond et sauvage et avait une grande valeur au point de vue de la concentration des troupes, dont il permettait de cacher les mouvements aux observateurs ennemis. Et derrière ce bois se découpait le Mort-Homme qui devait devenir si célèbre et qui se composait de deux hauteurs : la cote 265 et la cote 295, qui furent l'objet de combats aussi longs qu'acharnés.

Les Allemands s'emparèrent des collines de l'Oie.

Le rapport officiel français dit au sujet de ces opérations :

« Le bombardement fut semblable à ceux des offensives précédentes ; destruction systématique de tous les centres de résistance par la grosse artillerie ; destruction de nos ouvrages avancés ; grêle de projectiles sur tous les carrefours et toutes les voies de communication, Forges, le premier objectif, fut, avant d'être attaqué par les masses d'infanterie, bombardé pendant une demi-journée à l'aide d'obus de tous calibres. Comme le ruisseau de Forges coule dans un ravin, qui ne pouvait qu'être difficilement balayé par notre artillerie, l'ennemi parvint à franchir ce ruisseau et il commença à escalader les pentes au nord de la colline de l'Oie.

Notre résistance devint plus vive lorsque les Allemands voulurent s'approcher de la grande ligne de démarcation constituée par le bois de Cumières-colline de l'Oie. Ils avancèrent lentement le long du chemin de fer de Régneville, constamment inquiétés par les nôtres. Pour attaquer la colline 265, ils mirent en ligne le 7 mars non moins, d'une division, qui, après avoir subi des pertes effrayantes, finit par atteindre son but.

La ligne française, en commençant par en haut, à partir de la colline de l'Oie, fut ramenée devant le bois des Corbeaux, et la lisière nord des petits bois situés à l'est de Béthincourt, qui nous servit toujours de point d'appui.

Le lendemain, le 7, le feu de l'artillerie allemande fut concentré avec une nouvelle intensité sur le bois des Corbeaux, où l'infanterie ennemie put pénétrer, tandis qu'elle s'accrochait en même temps aux pentes de la colline de l'Oie.

À partir de ce moment un furieux duel s'engagea pour la possession de ce bois, avec des alternatives de revers et de succès pour chacun des deux partis. Au début nous avions l'avantage. Tandis qu'une attaque en masse lancée par les Allemands à notre droite sur Béthincourt échouait, une contre-attaque, exécutée avec un entrain admirable, nous rendit la majeure partie du bois des Corbeaux.

L'ennemi fut rejeté vers la lisière est. La première réaction resta infructueuse. Plusieurs sections, qui tentaient de reconquérir le terrain perdu, furent anéanties et nos troupes purent même arrondir leurs gains et reprendre ce jour-là, le 8 mars, le bois presque en entier.

De nouveau le commandant allemand enleva d'importants renforts à ses conjoints de réserve. Des troupes, dont on peut évaluer l'importance à trois régiments, furent chargées le 10 de s'emparer à tout prix du bois des Corbeaux.

Dès les premiers coups de canon, le colonel et les chefs de bataillon du régiment qui défendait le bois des Corbeaux furent tués ou blessés. Cette perte désorganisa la défense. Les troupes n'en firent pas moins leur devoir avec héroïsme et bien qu'elles fussent obligées de céder ce qu'elles avaient reconquis la veille d'une manière éclatante, elles empêchèrent cependant l'ennemi de déboucher des lisières du bois et le Mort-Homme demeura intact.

Le 14 à l'aube les Allemands mirent tout en œuvre pour nous enlever Béthincourt, le Mort-Homme et Cumières. Leur artillerie bombarda depuis 10 h. 20 la lisière nord du Bois Bourru, la région du Mort-Homme et celle de Cumières, et de Marre, ainsi que les voies d'accès. Shrapnells, obus, bombes asphyxiantes, projectiles lacrymogènes tombèrent à certains moments à la moyenne de 120 à la minute.

Nos batteries, qui connaissaient les lieux de concentration de l'ennemi au nord du bois des Corbeaux, du bois de Cumières et de la colline de l'Oie, ripostèrent avec toutes leurs bouches à feu.

Vers 15 heures l'infanterie ennemie se mit en mouvement. Elle suivait immédiatement le rideau du feu de barrage de l'artillerie qui la protégeait. C'est ainsi qu'elle put atteindre nos premières lignes, où un grand nombre de nos hommes avaient été à moitié asphyxiés et ensevelis. Les survivants n'avaient plus les moyens de s'opposer à la conquête de la côte 265. Mais la côte 295 resta en notre possession après une défense admirable.

Au cours de la nuit nous réussîmes même à dépasser

le sommet pour nous installer sur la pente opposée entre la côte 295 et Béthincourt, en contact immédiat avec l'ennemi.

Cette opération locale, ainsi que plusieurs autres améliorations du front, donnèrent lieu à quantité d'exploits héroïques de la part de nos fantassins et des zouaves.

Une série de travaux bien exécutés contribuèrent à améliorer notablement notre position ; en sorte que lorsque l'ennemi, après un copieux bombardement, renouela le 16 et le 17 mars sa tentative contre la côte 295, il fut repoussé d'une façon écrasante, pendant ces deux jours notre artillerie de campagne et notre artillerie lourde par leur tir combiné qui était d'une précision admirable et que renforçait le feu des batteries de la rive droite, soutint puissamment la tâche de notre infanterie.

Une période d'accalmie se produisit ensuite dans ce secteur. L'ennemi, qui avait gaspillé tant de forces, éprouvait le besoin de se reposer et d'avoir recours à de nouvelles réserves. Tous ses sacrifices ne lui avaient pas permis d'avancer sa ligne jusqu'à Béthincourt et Cumières. Et le Mort-Homme resta à nous.

Sur la rive droite les Allemands déployèrent leurs principaux efforts à cette époque contre le fort de Vaux.

Ce fort avait été élevé en 1880 en maçonnerie, mais reconstruit ensuite en béton puis en béton armé ; il n'avait été achevé qu'en 1911.

Il était cependant moins grand et moins puissant que Douaumont. Un large fossé l'entourait. Pour en approcher, il fallait traverser un terrain labouré par les obus, tout rempli de cratères et de boue.

Les troupes de relève s'y rendaient la nuit, sous une formidable pluie d'obus.

Le 8 mars, c'est-à-dire au moment où la bataille faisait rage sur la rive gauche, les Allemands s'élançèrent à l'assaut de l'ouvrage.

Vaux est situé au sud-ouest de Douaumont, sur un plateau qui s'incline lentement vers la Woëvre et qui se heurte brusquement à des rochers. Au pied de ces rochers se trouve le village de Vaux.

Une section réussit à s'emparer de ce village. Ce fut un instant critique.

Vaux ne pouvait rester aux mains de l'ennemi et l'état-major français ordonna immédiatement une contre-attaque.

Les troupes en retraite se reformèrent. La baïonnette fut plantée au bout du fusil. Les clairons sonnèrent.

Les Français partirent dans un élan impétueux. Déjà les Allemands avaient mis des maisons en état de défense et leurs mitrailleuses firent pleuvoir une grêle de balles dans les rangs de nos Alliés. Une légère hésitation se dessina parmi eux à la vue des nombreux camarades blessés et mourants, mais les officiers enflammèrent le courage de leurs troupes et on poussa plus loin. Une lutte meurtrière se déroula dans la rue, dans les jardins et à l'intérieur des maisons.

On entendait des cris sauvages, des hurlements, mêlés aux plaintes des blessés et aux imprécations, tandis que le tac-tac des mitrailleuses et le crépitement des fusils dominait tout ce tumulte. Ce fut une scène horrible, un corps à corps sans pitié. Le sang était répandu partout, sur les pavés, sur le seuil des maisons, sur les murs.

Finalement les Allemands durent se replier. Ils ne purent se maintenir que dans quelques maisons à l'est de l'église, d'où il fut impossible de les chasser.

Ce jour-là le fort resta en dehors de la lutte.

Or, le 9, les Allemands annoncèrent qu'ils avaient conquis le fort de Vaux.

Le rapport officiel français disait à ce sujet :

« Quelle ne fut pas notre stupéfaction en lisant le communiqué allemand du 9, où l'on prétendait que les régiments de réserve 6 et 10 de Posen, sous la direction enflammée du général d'infanterie von Gäretzki-Cornitz, avaient pris d'assaut le fort blindé de Vaux ainsi que les nombreux ouvrages voisins. « Au moment où paraissait ce télégramme sans fil, c'est-à-dire à quatorze heures, un officier de notre état-major pénétra dans le fort et constata qu'il n'avait pas été attaqué et que les troupes qui l'occupaient étaient à leur place, parfaite-



Dans les rues de Verdun

ment calmes malgré le bombardement. Pour expliquer dans la suite cette nouvelle inexacte, les télégrammes officiels allemands annoncèrent que les Français avaient repris ce fort, qu'en fait, ils n'avaient jamais quitté !

C'est seulement après la publication du communiqué mensonger que l'ennemi a lancé ses colonnes serrées sur les pentes que couronne le fort.

Nos troupes ont opéré dans leurs rangs un véritable massacre. Devant la partie du terrain couverte de fils barbelés se trouvaient des monceaux de morts. Et sur le reste de la ligne Vaux-Douaumont les combats n'étaient pas plus favorables pour les assaillants.

Partout se livrèrent des combats vifs et acharnés qui se terminèrent le plus souvent à notre avantage.

Devant le village ainsi que devant le fort de Vaux, où les Allemands réitérèrent sans cesse leurs attaques nos positions ne furent pas ébranlées. Les renforts se succédèrent les uns après les autres, mais ils s'épuisèrent en vain contre la vaillance de nos soldats. Les monceaux de cadavres allemands montraient à quel point notre résistance avait été acharnée.

L'ennemi continua ses attaques en masse jusqu'au

11, sans avoir atteint le résultat proportionné au sacrifice de tant de vies humaines.

Des déclarations de prisonniers, soigneusement recueillies, établissent que les journées de Vaux ont été pour les Allemands parmi les plus meurtrières de la campagne. Aussi durent-ils avoir recours à de nouvelles unités. Les vides produits dans leurs rangs atteignaient jusqu'à 60 pour cent des effectifs normaux.

Les opérations sur la rive droite ne furent reprises que le 16 mars. Des bataillons, qui avaient été au repos, s'élançèrent à l'assaut, précédés de milliers d'obus. Après l'action de l'artillerie, le village et le fort de Vaux semblèrent aux commandants des troupes allemandes un but relativement facile à atteindre. Cinq assauts, préparés par ces effroyables bombardements, se suivirent sans résultat. Dans le terrain chaotique, où une tempête infernale semblait avoir exercé ses ravages, nos soldats se sont maintenus avec une énergie admirable et ont arrêté cinq fois les Allemands. »

Le 10 mars Pétain adressa aux soldats de Verdun l'ordre du jour suivant :